

Les trésors retrouvés de Givenchy

Mode culte – 1|6 – Des patrons de 1952 du couturier ont été exhumés dans ses anciens bureaux. Une découverte inespérée, qui a permis à la nouvelle directrice artistique, Sarah Burton, de redonner du souffle à la maison

Les miracles existent. C'est la pensée qui a traversé Laure Aillagon un beau jour de juin 2016. Alors qu'elle vient d'être nommée directrice du patrimoine de Givenchy, elle reçoit un coup de téléphone d'une femme qui se présente comme la propriétaire d'un appartement au 8, rue Alfred-de-Vigny, dans le 8^e arrondissement de Paris, où Hubert de Givenchy a fondé sa maison en 1951. « *On est en pleins travaux, et entre deux cloisons on a trouvé des dossiers qui pourraient vous intéresser. Vous avez vingt-quatre heures pour les chercher, ensuite je m'en débarrasse* », lui déclare-t-elle. Laure Aillagon arrive aussitôt, et récupère plusieurs gros sacs en plastique noir, de ceux qui servent à emballer les déchets.

Une fois rentrée dans les bureaux de Givenchy, situés non loin, avenue George-V, elle commence son travail de fouille. Au milieu des gravats et de la poussière, elle découvre des dizaines d'enveloppes kraft rebondies. A l'intérieur, des patrons, ces représentations à plat et à taille réelle des éléments constitutifs du vêtement, taillés dans une toile blanche à l'époque. Ils sont en piteux état, mais elle se rend vite compte qu'ils sont très anciens et, surtout, encore exploitables. Elle appelle alors le musée de la mode parisien, le Palais Galliera, dont trois personnes arrivent en renfort pour analyser les pièces. Le verdict tombe : « *Attention, c'est un trésor.* »

Tout à son excitation, Laure Aillagon contacte Hubert de Givenchy, alors âgé de 89 ans, pour lui faire part de sa trouvaille. Il est ému, bien sûr. Mais pour remettre en état ces 112 patrons, dont certains comportent des échantillons de tissu, les noms des modèles et des mannequins à qui ils sont destinés, il faudra des mois de travail à deux équipes de restaurateurs. Le fondateur s'éteint le 10 mars 2018, sans avoir revu ces pièces qu'il avait conçues à la naissance de sa maison.

Le surgissement de ces documents qui concernent essentiellement la première collection Givenchy – la haute couture prin-

temps-été 1952 – est d'autant plus miraculeux que le département patrimoine n'en possédait que très peu de traces. Aucun vêtement d'origine ne subsiste, pas même un carnet de croquis qui viendrait donner un aperçu complet des 75 silhouettes – Laure Aillagon caresse encore l'espoir qu'un jour, un de ces précieux livrets surgisse des archives d'un particulier, comme c'était le cas pour la collection printemps-été 1953. La marque avait racheté le document en 2018 pour une coquette somme, lors d'une vente aux enchères.

HAUTS ET BAS INTERCHANGEABLES

Avant cette découverte, les seuls témoignages de l'essai inaugural d'Hubert de Givenchy se résumaient à quelques photos et des articles de presse qui ne tarissaient pas d'éloges sur le couturier. Ce défilé est présenté le 1^{er} février 1952 chez Givenchy, rue Alfred-de-Vigny, dans la salle de bal de l'hôtel particulier, dont le haut plafond à caissons et les boiserie de chêne inspirent le terme de « *cathédrale* » aux journalistes présents. La référence religieuse a peut-être aussi été inspirée par le recueillement admiratif des invités pendant l'heure et demie qu'a duré l'événement – à l'époque, les défilés étaient aussi longs qu'un film.

« *L'un des débuts les plus phénoménaux de la couture* », s'enflamme le *New York Times*. « *Depuis le printemps 1947 [et la naissance du style New Look de Christian Dior], on n'avait pas assisté à un tel événement* », abonde *Elle*. Le magazine est frappé par les robes composées de hauts et de bas interchangeables, à une époque où prédominent les robes d'un seul tenant. Les blouses, qui s'imposent comme la signature de Givenchy, triomphent au point que, quatre mois plus tard, on en dénombre plus de 100 000 copies illégales, rien qu'à Paris.

Pour le département patrimoine, la découverte des patrons a permis d'en apprendre davantage sur la forme d'une manche ou d'un col, les volumes d'une robe, la couleur des vé-

tements – la plupart des photos de presse étant alors en noir et blanc – ou de révéler des détails jusque-là jamais repérés, tel un ruban gros grain utilisé comme ornement. Ils ont aussi donné des informations sur la manière dont travaillait Hubert de Givenchy, avec des fils de couleurs différentes à chaque nouvel essai pour marquer l'état d'avancement d'une tenue, et révélé le nom des couturières qui étaient chargées de sa réalisation.

Malgré leur caractère miraculeux, les patrons ressuscités en 2018 ne retiennent pas l'attention de la directrice artistique alors en poste chez Givenchy, ni de son successeur. Pendant six ans, ils patientent dans l'obscurité des archives sans recevoir d'autres visites que celles du département patrimoine et de quelques historiens. Jusqu'à ce qu'arrive Sarah Burton.

Lorsque la Britannique se voit confier les rênes de Givenchy en septembre 2024, sa mission est délicate. Aux yeux du grand public, l'image de la maison s'est brouillée. Longtemps, son nom est resté associé à l'élégance chère à Hubert de Givenchy, dont les premières collections ont posé les bases stylistiques : des vêtements faciles à porter, des détails fantaisistes, une épure dans les formes. Mais entre le départ du créateur, en 1995, et l'arrivée de Sarah Burton, six directeurs artistiques se sont succédé et les trois derniers ont chacun tiré la griffe dans une direction différente : à partir de 2005 et pendant douze ans, l'Italien Riccardo Tisci a imposé son esthétique gothique et streetwear ; puis, entre 2017 et 2020, la Britannique Clare Waight Keller a exploré une veine plutôt romantique ; enfin, de 2020 à 2023, l'Américain Matthew M. Williams a livré sa vision bling-bling et sexy. Que faire d'un héritage si disparate ?

« *Je me suis dit qu'il fallait revenir à la substantifique moelle* », tranche Sarah Burton. Pour démarrer ses recherches, à l'automne 2024, elle décide de faire un tour au département patrimoine. C'est là que Laure Aillagon lui parle du « *trésor* » retrouvé dans les murs de l'hôtel particulier. Elle lui montre





tout, les photos des sacs-poubelle, des gravats, des enveloppes kraft. Et surtout les patrons restaurés.

« J'ai interprété ça comme un cadeau de bienvenue, dit dans un sourire la designer. Le fait que, sur chaque toile, il y ait des annotations pour les petites mains, des échantillons de tissu pour indiquer dans quelle matière Hubert souhaitait faire réaliser les vêtements, les noms des mannequins qui devaient les porter au défilé... Tout était si personnel, ça m'a touchée. » Pour sa première collection chez Givenchy, Sarah Burton a voulu reproduire ce sentiment d'une mode intime qui habille des femmes pour des moments importants de leur vie, ou simplement pour « leur permettre d'exprimer qui elles sont ».

TENUES MONOCHROMES ET ÉPURÉES

La designer a eu six mois pour mettre au point sa première collection, qu'elle n'a pas pu présenter dans les locaux historiques de la rue Alfred-de-Vigny, dont la marque s'est séparée en 1959 pour emménager au 3, avenue George-V. C'est là qu'elle l'a mise en scène, dans les salons où Hubert de Givenchy présentait ses collections haute couture

et recevait ses clientes entre 1959 et 1981. Un lieu majestueux, mais un peu étroit pour accueillir un défilé (qui a d'ailleurs aussi débordé dans les anciens bureaux et le studio du fondateur). En y réunissant quelque 340 invités, le 7 mars 2025, Sarah Burton a recréé l'atmosphère de 1952 dans une version accélérée de douze minutes, où l'assemblée, un peu serrée, s'était retrouvée au plus près du vêtement.

Pour faire un clin d'œil aux patrons retrouvés, les assises du défilé sont composées de piles d'enveloppes kraft qui semblent froissées par le temps. Au sommet de chacune d'entre elles, une enveloppe neuve, qui contient des photos de tous les modèles de cette première collection, annotés à la main par Sarah Burton. Elle y détaille ses intentions, ses références, la conception. « Robe couture des années 50 raccourcie/dentelle Hubert de Givenchy de 1952/bustier aux seins pointus », légende-t-elle à propos d'une mini robe-cape.

Des débuts d'Hubert de Givenchy, Sarah Burton a retenu « les coupes, la silhouette très graphique, le travail de l'atelier, des éléments toujours pertinents aujourd'hui ». Monochromes et épurées pour la plupart, ses te-

nues se distinguent par leurs formes : les épaules sont larges, les tailles affûtées, les manches bombées, les dos souvent fendus ou dénudés. Elles s'apprécient d'autant mieux de près, quand on peut mesurer la délicatesse d'une coupe biaisée, d'un bouton en cuir ou d'une fente discrètement placée. En s'appuyant sur les archives, Sarah Burton a ressuscité l'esprit d'Hubert de Givenchy, et c'est sans doute ce qui pouvait arriver de mieux à la maison qui porte son nom. ■

ELVIRE VON BARDELEBEN

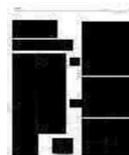
Prochain épisode L'héritage vénérable d'Alexander McQueen

POUR REMETTRE EN ÉTAT LES 112 PATRONS, IL FAUDRA DES MOIS DE TRAVAIL À DEUX ÉQUIPES DE RESTAURATION



Première collection Givenchy par Sarah Burton, à Paris, le 7 mars 2025. INDIGITAL.TV





**Première
collection d'Hubert
de Givenchy,
à Paris, le
1^{er} février 1952.**

NAT FARBMAN/THE LIFE PICTURE
COLLECTION/SHUTTERSTOCK

